

Éditoria

I

Le matériel humain, *Aurélie Pfauwadel*

Société de consommation, dit-on. *Le matériel humain*, comme on l'a énoncé en un temps – aux applaudissements de certains qui y ont vu de la tendresse.

JACQUES LACAN

L'organisation contemporaine du travail s'imprime profondément dans la chair et dans les paroles des *homo-economicus* que nous sommes. Les psychanalystes entendent quotidiennement ce que le travail fait aux corps parlants et ce qu'ils en font aussi bien. Accueillant une variété bariolée de gens exerçant toutes sortes de métiers, ils en apprennent long sur les recoins les plus insoupçonnés du "monde du travail" – à rendre jaloux n'importe quel sociologue ou économiste de terrain. Ce numéro de *La Cause du désir* a fait le pari que cet accès privilégié au rapport intime que les sujets entretiennent à leur travail pouvait éclairer ce maître mot de notre civilisation.

En psychanalyse aussi, le terme "travail" appartient à notre clavier conceptuel : du travail du rêve, qui a conduit Freud à inventer la psychanalyse, à la thèse lacanienne de l'inconscient comme "travailleur idéal [1]" qui turbine au service de la jouissance, sans jamais se fatiguer, jusqu'au travail du transfert qui, par amour adressé au savoir, met à la tâche de cerner le chiffre de sa destinée. Il est notable que Lacan, lorsqu'il formalise les différents types de liens sociaux sous la forme des quatre discours, désigne l'une des places comme étant celle du "travail". Qu'est-ce à dire sinon que dans tout lien social, ça travaille, mais qu'il ne s'agit pas de la même production, ni du même travail, en fonction du discours que ça vient servir ?

Que l'injonction "Travaille !" soit l'impératif par excellence du discours du maître, cela ne date pas d'hier. Mais ce qui est nouveau, ainsi que le souligne Marie-Hélène Brousse dans le formidable entretien qu'elle a offert à *LCD*, c'est que le capitalisme actuel a "détaché le signifiant-maître *travail* des deux autres signifiants qui lui étaient liés : *famille* et *patrie*", il a produit "une séparation du travail d'avec les signifiants patriarcaux[2]" L'armature symbolique qui attachait les

signifiante par[arabesque] : L'écriture symbolique qui attachait les sujets à des métiers ou des entreprises, leur procurant reconnaissance narcissique et sociale, solidarités et idéaux collectifs, a été attaquée à l'acide par les conditions modernes du travail. Devenus des unités interchangeables, comme le relève Gilles Chatenay, "Sur ledit marché du travail, nous ne sommes pas des vendeurs de notre force de travail, nous sommes l'objet même des échanges – objet jetable, dès que l'extraction de jouissance se révèle moins juteuse.[3]"

Le concept marxiste d'*aliénation* – de la chose produite, de l'activité et de soi – synthétisait déjà parfaitement ces phénomènes. Les êtres parlants ont un rapport très spécifique à leurs productions qui engage non seulement leur identification, mais leur investissement libidinal, pointe très finement Marie-Hélène Doguet-Dziomba[4]. La dictature aveugle des normes chiffrées, en touchant à la valeur de notre objet, atteint profondément ce qui rend pour chacun le travail à la fois structurant et vivant.

L'inventivité perverse des méthodes de management pour maximiser la productivité, l'(auto)évaluation permanente, l'angoisse panique du chômage poussent les travailleurs au bout de leurs limites. "Risques psychosociaux" et "burn-out" viennent nommer la menace de cassure qui plane sur le "matériel humain" dès lors que le travail agresse le nouage symptomatique qui amarre un sujet. Élisabeth Marion témoigne à l'inverse, par le biais de vidéos sur YouTube, des effets de trouvaille et de satisfaction dans le rapport à son activité que permet la rencontre avec un analyste[5].

Le symptôme lui-même est un travail : en tant qu'il apprivoise la jouissance sans nom à laquelle chacun a affaire[6]. Et l'éthique de la psychanalyse vise à ce que ce labeur du symptôme qui torture initialement le sujet tel le fameux *tripalium* antique se mue en un *savoir y faire* vivifiant avec le réel. Aussi avons-nous demandé à quelques AE de nous exposer ce en quoi consiste le travail de passe et comment ils œuvrent à transmettre la psychanalyse via leur lien à l'École. Lacan souhaitait une École de psychanalystes-travailleurs et l'on peut dire en effet que le travail constitue le symptôme collectif de l'École de la Cause freudienne ! – "notre communauté de travail", comme nous aimons à dire. Dans le texte remarquable "L'École, le transfert, le travail", Jacques-Alain Miller en déplie pour nous les raisons de structure, en explicitant la notion de "transfert de travail" qu'avait avancée Lacan[7].

Notre École a souhaité justement, à travers sa revue, rendre hommage à Judith Miller, en publiant des textes de sa plume qui portent trace de sa position éthique : elle a su démontrer en acte ce que signifiait "transférer sur son propre travail[8]", communicatif

d'enthousiasme, pour porter le discours analytique dans le monde.

Aurélie Pfauwadel est psychanalyste, AE de l'École de la Cause freudienne.

1. Lacan J., "Télévision", *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 518.
2. Brousse M.-H., "Érotique du travail", *infra*, p. 59.
3. Chatenay G., "Se vendre (sur le marché du travail)", *infra*, p. 67.
4. Cf. Doguet-Dziomba M.-H., "Malaise chez les soignants", *infra*, p. 70-74.
5. Cf. Marion É., "Analysants au travail : quels effets ! (vu sur YouTube)", *infra*, p. 70-74.
6. Cf. Miller J.-A., "Forclusion généralisée", *infra*, p. 131-135.
7. Cf. Miller J.-A., "L'École, le transfert et le travail", *infra*, p. 137-152.
8. Cf. "Remarque sur la traversée du transfert", *Actes. Revue de l'École de la Cause freudienne*, n° 18, juin 1991, p. 19 (version CD-ROM).